

MICHEL BLAY
JEUDI, 4 FÉVRIER, 2016
HUMANITÉ DIMANCHE



<http://www.humanite.fr/lemprise-de-linnovation-et-du-numerique-nous-conduira-t-elle-jusqua-lhebetude-597870>
CNRS

Avec deux ans de retard, la grande loi « Pour une république numérique » a été adoptée à l'Assemblée nationale et doit passer au Sénat, au printemps, mais elle échoue à protéger les citoyens, comme à prendre la mesure des enjeux du numérique. Dans un court essai qui vient de paraître, « Penser ou cliquer ? », Michel Blay, historien et philosophe des sciences, directeur de recherche émérite au CNRS, entend montrer comment la technique, via l'injonction à l'innovation permanente, envahit nos vies, change

notre relation aux autres et au monde, avec en ligne de mire un avenir technico-répressif associé à la destruction de notre environnement. Il revient ici plus précisément sur la façon dont le numérique incarne particulièrement ces enjeux et sur l'urgente nécessité de mener une véritable réflexion permettant de sortir de cet enfermement croissant dans un monde-machine auquel nous abandonnons nos libertés.

Depuis quelques années, le terme « innovation » tourne en boucle dans les médias. Il faut innover, innover de façon permanente pour retrouver la fameuse croissance (on attend toujours !). Que signifie ce terme, pris comme il l'est dans le sens, unique, d'innovation technique ? Il désigne en général des objets destinés à fournir aux citoyens devenus consommateurs des services et des appareils nouveaux, le plus souvent seulement partiellement améliorés, censés favoriser le bien-être individuel par l'augmentation du confort et des choix dans la diversité technique. L'innovation correspond aussi à la mise au point de méthodes de production ou de distribution conduisant principalement, par l'automatisation normalisée des tâches, à une réduction du temps de travail, ainsi qu'à une plus grande productivité industrielle et agricole.

L'innovation, c'est alors toujours du plus à consommer et à produire, associé, dans une stratégie marketing, à un avantage concurrentiel, dans l'ignorance des conséquences des décisions et des actes.

On nous fera remarquer que l'innovation technique a toujours de bons et de mauvais usages. Ce qui est vrai, et prétendre en faire le tri est illusoire. En revanche, il n'est pas illusoire de s'interroger sur ce que la technique change dans nos vies, le monde, notre relation aux autres, au temps et à l'espace.

Le numérique à l'affût

Il n'y a là, en effet, rien d'illusoire car derrière l'innovation technique se cache précisément le numérique : ses villes intelligentes (un terme qui doit être entendu dans son sens anglais de renseignement, comme « intelligence service »), ses compteurs électriques intelligents (Linky), ses connexions généralisées, ses capteurs mis en réseaux, l'Internet des objets et, finalement, une société de contrôle, de surveillance et de contraintes. Ces enjeux ne sont pas illusoire. Ils dessinent en filigrane la fin possible des libertés individuelles et publiques. Prenons une illustration dans l'histoire : l'industriel et ingénieur Gabriel Voisin (1880-1973), celui du plan Voisin de Paris dessiné dans les années 1920 par Le Corbusier, imagine déjà de changer nos vies pour les adapter à la technique – ou plus exactement pour trouver des débouchés rentables pour ses productions industrielles. Il précise à la fin d'un prospectus publicitaire en 1936 : « Il nous faudra pour toujours abandonner ce que nous appelons pompeusement “nos libertés”. » La modernisation est-elle à ce prix ?

Notre société connectée, la « planète intelligente », c'est-à-dire universellement renseignée, accomplit le souhait de Gabriel Voisin car nous devons – nous le constatons déjà tous les jours – abandonner « nos

libertés ». Des libertés que nous laissons sur le bord de la route en échange, non de la satisfaction de besoins réels, mais de débouchés pour des produits qui nous conduisent à en désirer d'autres dans un asservissement continu : automates, systèmes experts, télésurveillance, scanners de contrôle biométrique, logiciels d'administration des populations, « cerveaux numériques » décidant à notre place, mieux que nous, pour le plus grand bénéfice des réseaux collecteurs de données.

Pourquoi renoncer à nos libertés, abandonner notre existence et notre responsabilité au profit du détour technologique, du monde plat des circuits électroniques, de la fascination des écrans et de comportements devenus quasi instinctifs imposés par les touches des machines ? L'hébétude est-elle notre avenir et la réflexion un malheur ?

L'idée de nature

Un peu d'histoire permet de mettre ces questionnements en perspective. Notre organisation sociale nous donne le sentiment d'une grande pérennité, voire d'une histoire accomplie. N'est-ce pas là le résultat d'une illusion bien entretenue ? Loin d'être pérenne, cette organisation sociale, pour une large part, est consubstantielle à l'idée que nous nous faisons depuis deux ou trois siècles de ce que nous appelons la nature et du lien qui nous lie à elle, de l'idée que nous nous faisons aujourd'hui de ce qui « est », nous y compris. Comment nous pensons-nous et pensons-nous la nature ?

Nous avons pris l'habitude de voir dans la nature une entité totalement indépendante de nous, subsistant et fonctionnant par elle-même. Une telle nature n'existe pas. L'idée que nous nous faisons de la nature est une construction, le résultat d'un rapport complexe de l'homme, sur la longue durée, avec ce qu'il conçoit comme un extérieur. Ainsi les nouvelles techniques du XIXe siècle imposèrent aux sources d'énergie de se soumettre à la production en se consumant et en s'épuisant. La croûte terrestre se dévoila comme un champ pétrolifère et non plus comme terre. La « nature » est devenue autre. Le sol, comme la mer, est un entrepôt où l'on vient s'approvisionner jusqu'à son épuisement en s'armant de nouvelles techniques toujours innovantes, accroissant toujours l'épuisement mais suscitant la fierté irresponsable des spéculateurs et des industriels visant les seules productivité et rentabilité.

L'innovation technique, parce qu'elle appartient à cette idée que nous nous faisons de la nature – un vaste entrepôt (et corrélativement une poubelle) où l'on peut puiser sans fin pour créer du capital (en transformant un bien commun) –, nous entraîne dans une fuite en avant sans fin, appelée par une logique inhérente de l'intérêt, de l'excès, de l'insuffisant, de la performance et de l'autodépassement. Prisonniers que nous sommes de cette idée de nature, tout, aujourd'hui, nous paraît inéluctable et soumis à l'expansion illimitée de la maîtrise économique et technique sur la société et nos existences.

Notre existence n'est pas un vain mot

Il y a une autre manière d'être au monde, non pas en rejetant toute technique, mais en reprenant la main, en repensant notre rapport à la nature et, corrélativement, en faisant société autrement. Nous ne sommes ni des machines ni des circuits électroniques assujettis à des processus économiques néo-libéraux.

De nouveaux chemins pourraient émerger à partir de groupes et d'îlots de résistance s'interrogeant vraiment sur la nécessité qu'il y a à poursuivre cette course permanente aux conséquences désastreuses tant pour les hommes que pour l'environnement. Pourquoi toujours soigner les symptômes plutôt que s'interroger sur les causes ? Pourquoi placer dès leur plus jeune âge des enfants devant des écrans au lieu de favoriser les liens réels de discussion et de jeu avec les amis, les parents... afin que se développe une appréhension sensible et humaine du monde ? Pourquoi aussi renoncer trop souvent à la lecture alors que sa pratique régulière développe une représentation tout en profondeur que l'homme se fait de lui-même ? Pourquoi ne pas renoncer plutôt, de temps en temps, à la touche et au clic afin de se donner un peu de temps pour retrouver et le monde et notre existence ?